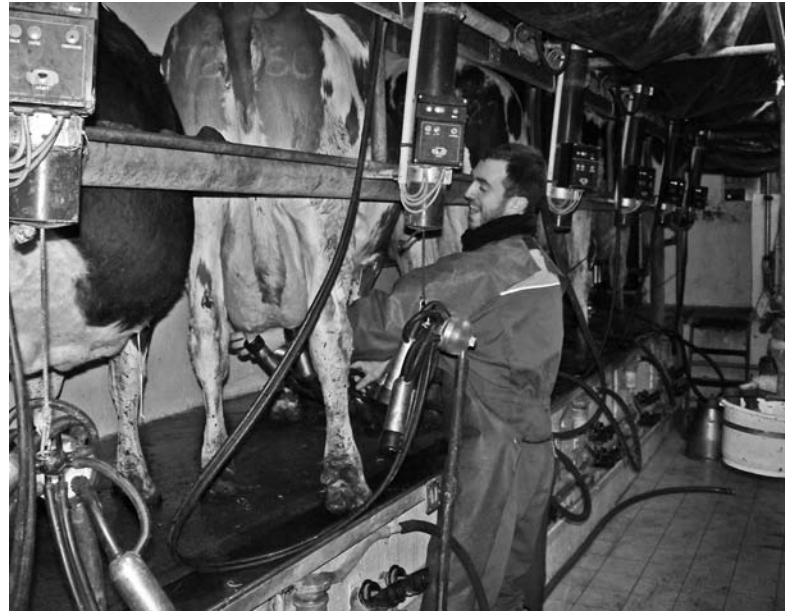


Vendée

Tester, expérimenter, sans relâche

Passer d'un mode de production très technique exigeant beaucoup d'intrants à un système sans pesticide et rentable ne se fait pas du jour au lendemain : il a fallu vingt ans d'expérimentations, de tâtonnement au Gaec Ursule pour progressivement y arriver.

« Mais les recherches doivent continuer, on peut toujours améliorer », dit Jacques Morineau, un des quatre associés.



Aux portes de Chantonnay, s'ouvre au regard une mosaïque de champs, bordés de haies, cultivés par le Gaec Ursule. Ces parcelles, de 4 à 12 hectares, portent deux cultures différentes lorsque la surface dépasse 8 hectares. Ces cultures, partagées par une bande de terre de trois mètres de large, intriguent le visiteur. Jacques Morineau, l'un des quatre associés de la ferme en polyculture élevage explique, enthousiaste : « C'est un test que nous menons pour la première fois. Si vous revenez au printemps, vous verrez fleuries ces bandes de jachère séparant les cultures. Cela va créer, à la fois, un effet visuel sur ce paysage de zone périurbaine.

Et ce sera en même temps source de biodiversité. Celle-ci étant, dans notre mode de production, considérée comme facteur de productivité. »

Soutirer de la terre productive pour cultiver des fleurs qui ne rapportent pas de sous ? Jamais cette pensée n'aurait effleuré l'esprit de Jacques, il y a quinze ans, avant que le Gaec ne se reconvertisse à l'agro-écologie.

« Aujourd'hui, nous ne calculons plus nos marges par culture, mais par rotation ou atelier. Notre raisonnement est beaucoup plus global. Mais ce n'est pas parce que nous semons des fleurs et plantons des haies que nous n'avons pas de démarche économique, au contraire », confie le paysan vendéen.

Le Gaec, dès sa création en 1983, a toujours recherché l'optimum économique et

ce fut une des motivations pour réduire puis supprimer les pesticides sur l'exploitation.

« Les huit premières années, nous conduisons l'exploitation sur un système essentiellement technique. Nous étions dans les premiers à tester les fongicides soi-disant les plus performants. Mais nos rendements augmentaient peu, par contre nos charges opérationnelles ne cessaient de croître. Peu à peu, nous avons compris que c'est le soleil et l'eau qui font pousser les plantes, pas les produits », se souvient Jacques. Des maux de crâne après



Les membres du GAEC Ursule : 4 associés, 3 salariés et un apprenti.

pulvérisations enclenchent le déclic : de ces poisons dont on ignore les effets sur la santé et l'environnement, il faut en mettre le moins possible.

« Pour passer du discours à l'acte, nous avons ressenti le besoin de nous insérer dans une démarche collective. Ainsi, avec une dizaine d'amis de la Confédération paysanne, nous

l'installation de Sébastien aurait pu ramener 100 000 l supplémentaires, le GAEC n'a pas souhaité cette augmentation. Les bâtiments (700 000 à 800 000 euros) auraient dû être refaits. Le troupeau va plutôt être réduit de 15-20 vaches d'ici 2-3 ans pour enlever la pression sur le travail et au niveau sanitaire. « Et puis, mieux vaut se baser sur la valeur ajoutée plutôt que sur la quantité de production », explique Jacques Morineau.

avons créé le Grapea⁽¹⁾ qui, encore aujourd'hui représente un soutien précieux dans notre recherche d'alternative », raconte l'actuel président du réseau agriculture durable (Rad).

En 1988, quelques parcelles de céréales passent en bio, ainsi que l'atelier volailles. Deux ans plus tard, les dépenses en engrais ont été divisées par deux (suppression

La ferme en chiffres

- 4 productions : vaches laitières, volailles, céréales, huiles alimentaires.
- 7 personnes sur la ferme.
- 260 ha en polyculture élevage en autonomie maximale (semences, protéagineux, énergies, autoconstruction, gestion) ; 120 ha de prairies (50 ha luzerne-dactyle).
- 29 espèces cultivées (céréales, couverts, prairies).
- Productivité proche des voisins en conventionnel : céréales, 70 à 80 % ; protéagineux, tournesol, maïs, sorghos, 80 à 100 % ; prairies, identiques, voire mieux. En années climatiques difficiles, à équivalence du fait d'une meilleure résistance des plantes.
- Commercialisation en direct : le blé chez un meunier, et les céréales et protéagineux chez des éleveurs de volailles.
- 35 km de haies, 2 ha en agroforesterie, 5-6 ha de landes et bois.
- 100 vaches laitières (quota : 623 000 l).
- 640 m² de bâtiments avec parcours pour volailles, commercialisée en partie en direct.
- EBE : 50-60 000 euros ; revenu : 30-35 000 euros par associé.
- Valeur ajoutée du Gaec, autour de 300 000 euros.

totale des engrais de fond) et celles des insecticides par trois. Soit une économie de 200 euros par hectare sans pertes de rendement. La surface des prairies quadruple et atteint la moitié des surfaces cultivables. Les effluents organiques sont répartis sur l'ensemble de l'exploitation (lisier sur céréales).

« La priorité était de redonner vie au sol – il va falloir dix ans – et de le nourrir au lieu d'approvisionner la plante directement par des engrais azotés qui la fragilisent. Nos rotations sont devenues plus longues et nous avons introduit de nouvelles espèces cultivées », commente le passionné d'agronomie. Les insecticides du sol et de végétation sont supprimés les premiers, vu leur effet neurotoxique inquiétant. Pour les remplacer, le Gaec mise sur la faune auxiliaire (voir encadré). Pour limiter les fongicides, des variétés résistantes sont recherchées. Des mélanges sont testés, souvent avec succès. La réduction des herbicides s'avère plus difficile. Les traitements préventifs sont toutefois supprimés. La bineuse sur cultures de printemps permet d'éliminer un traitement. Résultats de ces efforts : en 1996, les dépenses en pesticides ont baissé de 70 %.

« Nous avons conclu que nous pouvions encore faire mieux si nous valorisons de façon plus optimale les ressources naturelles. Comment offrir aux auxiliaires un meilleur gîte et couvert, toute l'année ? Quelles associations faut-il créer entre plantes pour qu'elles se rendent service mutuellement, se stimulent, tout en faisant barrage aux adventices et maladies ? Là sont les questions essentielles. Il n'y a de

Des mélanges pour plus de diversité

Pratiquement toutes les espèces sont constituées de 2 à 5 variétés (plus on a de génotypes différents, moins les maladies se propagent et les risques sont diminués).

Le plus souvent, plusieurs espèces sont associées dans une même culture (blé-triticales-avoine-pois fourrager-féverole ou bien orge-pois protéagineux-blé-féverole-avoine-vesce). Ces associations limitent les maladies mais permettent aussi de réduire les adventices, d'améliorer la richesse en protéines des céréales, d'augmenter la productivité (un mélange fait 10 à 20 % de plus).

Cette recherche de diversité s'applique également au sein de chaque îlot de culture pour permettre aux auxiliaires de se développer. Par exemple, les coccinelles passent l'hiver dans les luzernes, les vesces ou dans les couverts végétaux ; au printemps, elles se dirigent dans les féveroles, puis sur les pois ; en fin de printemps, elles vont sur les céréales à paille, les tournesols et enfin dans le maïs en automne. Les coccinelles peuvent aussi trouver un refuge dans les haies de l'exploitation. Grâce à ces insectes et à une bonne répartition spatiale des cultures, le Gaec arrive sans difficulté à maîtriser les populations de pucerons, même en cas d'invasion massive.

Les couverts végétaux sont eux aussi composés de plusieurs espèces : moutarde, avoine, vesce... Le sarrasin est actuellement testé entre les rangs de tournesol pour éviter le binage par une couverture du sol. « Dans le domaine des associations de plantes, beaucoup de recherches restent à faire », souligne Jacques Morineau.

réponses que si on considère la biodiversité comme un facteur de productivité », aime à répéter le défricheur de recherche alternative.

Du coup, des kilomètres de haies sont plantées, le parcellaire est restructuré, les mélanges de variétés sont de plus en plus complexes, la répartition spatiale des cultures est déterminée avec une grande attention, les successions culturales ne sont pas fixes... Un an plus tard, toutes les productions sont commercialisées sous label bio.

« L'année 1997 m'offrira le plus grand plaisir de ma vie de paysan : désormais, il n'y aura plus ni pesticides, ni engrais de synthèse épandus sur les terres de la ferme. Et c'est un système qui marche », affirme Jacques, fier de laisser une terre productive aux générations suivantes.

Il s'aperçoit qu'« il n'y a pas d'économie d'échelle. Plus on produit, plus le coût unitaire augmente ». L'exploitation se révèle rentable car la chute de production – inférieure de 20 % pour les céréales d'hiver par rapport à une ferme conventionnelle – est compensée par la baisse des charges qui fondent de 30-40 %. La mosaïque sur le blé a disparu, le piétin échaudage et l'oïdium aussi, il n'y a plus de problèmes de pucerons.

Les limaces ont disparu (sauf sur le colza), l'enherbement est maîtrisé. Par contre, il reste encore des soucis surtout sur colza (maladies, insectes), un peu sur les pois (bruche) et sur les maladies de fin de cycle sur blé et orge. Quant aux pigeons et corvidés, ils font encore des dégâts sur maïs et tournesol, mais ce n'est guère plus qu'en conventionnel.

« Ce n'est pas un modèle reproductible en tant que tel, mais des idées sont à prendre et à adapter. » Des idées « simples », dit-il, comme de rechercher l'autosuffisance alimentaire et énergétique, d'avoir un bon équilibre entre animaux et végétaux, entre productions et coûts. Ces principes permettent de créer un « système tout temps » qui passe à travers les crises, notamment liées au changement climatique.

Jacques Morineau, 53 ans, est un homme heureux, d'autant que ses craintes concernant la succession ont disparu : deux jeunes viennent de s'installer (reprise à 80 000 euros) après avoir été apprenti ou salarié sur la ferme, formés à la démarche agro-écologique par lui-même. Dans trois-quatre ans, sa fille les rejoindra.

« Et pourquoi ne pas installer sur les terres de la ferme un maraîcher et un paysan boulanger ? La dimension sociale est une composante essentielle de notre mode de production : depuis notre installation nous sommes toujours à la même surface par travailleur », insiste « le personnage ».

Cécile Koehler

(1) Groupe de recherche pour une agriculture paysanne, économe et autonome, rattaché au Rad, crée en 1997, regroupant 2 000 agriculteurs dans la moitié ouest de la France. Voir www.agriculture-durable.org



Binage sur blé. Le désherbage mécanique joue un rôle important sur les cultures du GAEC. L'ensemble du parc matériel est choisi avec beaucoup de soins et fait l'objet de nombreuses adaptations.